

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT :
 Pour Roubaix : 18 fr. par an,
 — 10 fr. pour 6 mois,
 — 6 fr. pour trois mois.
 Pour le dehors, les frais de poste en plus.
 Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,
 A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Dimanche dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 28 mai.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :
 Loi qui distrait la commune de Cinq-Autels, du canton du Bourgeois et de l'arrondissement de Caen, et la réunit à la commune de Fierville-la-Campagne, canton de Bretteville-sur-Laize, arrondissement de Falaise (Calvados).
 Décrets : accordant à la ville de Rouen un entrepôt réel pour les sucres indigènes ; — portant nominations d'un président à la cour des comptes ; — dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur ; — conférant la médaille militaire ; — nommant un courtier de marchandises au Havre.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

Le *Moniteur* vient de publier le tableau de la direction des douanes et des contributions indirectes. Ils constatent que le total des droits perçus, en avril 1859, s'élève à 16,580,765 fr., c'est-à-dire à quelques centaines de mille francs de plus qu'en 1857, et à 2,000,000 de plus qu'en 1858.

Le total des droits perçus pendant l'espace des quatre premiers mois s'élève à 58,000,000 1/2 ; c'est exactement 3,000,000 de plus que les droits perçus pendant la période correspondante de 1858. D'autre part, c'est 3,000,000 de moins qu'en 1857, année pendant laquelle le mouvement commercial fut si actif.

Alexandrie, 24 mai, 6 h. 30 m. soir.

Les blessés du combat de Montebello ont été transportés par le chemin de fer dans les hôpitaux d'Alexandrie, où ils sont l'objet des soins les plus empressés.

Les prisonniers autrichiens, arrivés hier à Alexandrie, viennent de partir pour Gènes, d'où ils seront dirigés sur Marseille. L'Empereur leur a fait distribuer, avant leur départ, des secours en argent.

(*Moniteur universel*).

ARMÉE D'ITALIE.

PREMIER CORPS. — PREMIÈRE DIVISION.

Rapport officiel de M. le général Forey, transmis par S. Exc. le maréchal Baraguay-d'Hilliers à l'Empereur.

Voghera, le 20 mai 1859, minuit.

Monsieur le maréchal,

J'ai l'honneur de vous rendre compte du combat que ma division a livré aujourd'hui.

Averti à midi et demi qu'une forte colonne autrichienne, avec du canon, avait occupé Casteggio et avait repoussé de Montebello les grand-gardes de cavalerie piémontaise, je me suis porté immédiatement aux avant-postes, sur la route de Montebello, avec deux bataillons du 74^e, destinés à relever deux bataillons du 84^e cantonnés sur cette route, en avant de Voghera, à la hauteur de la Madura.

Pendant ce temps, le reste de ma division prenait les armes ; une batterie d'artillerie (6^e du 8^e régiment) marchait en tête.

Arrivé au pont jeté sur le ruisseau dit Fossagazzo, extrême limite de nos avant-postes, je fis mettre en batterie une section d'artillerie, appuyée à droite et à gauche par deux bataillons du 84^e, bordant le ruisseau avec leurs tirailleurs.

Pendant ce temps, l'ennemi avait poussé de Montebello sur Ginestrello, et ayant été informé qu'il se dirigeait sur moi en deux colonnes, l'une par la grande route, l'autre par la chaussée du chemin de fer, j'ordonnai au bataillon de gauche du 74^e de couvrir la chaussée à Cascina Nuova, et à l'autre bataillon de se porter à droite de la route, en arrière du 84^e.

Ce mouvement était à peine terminé qu'une vive fusillade s'engageait sur toute la ligne entre nos tirailleurs et ceux de l'ennemi qui marchait sur nous, soutenant ses tirailleurs par des têtes de colonne débouchant de Ginestrello. L'artillerie ouvrit son feu sur elles avec succès ; l'ennemi y riposta.

J'ordonnai alors à ma droite de se porter en avant. L'ennemi se retira devant l'élan de nos troupes ; mais, s'apercevant que je n'avais qu'un

bataillon à la gauche de la route, il dirigea contre lui une forte colonne. Grâce à la vigueur et à la fermeté de ce bataillon, commandé par le colonel Cambriels, et à des charges heureuses de la cavalerie piémontaise, admirablement conduite par le général de Sonnaz, les Autrichiens durent se retirer.

A ce moment, le général Blanchard, suivi du 98^e et d'un bataillon du 91^e (les deux autres étaient restés à Oriolo, où ils ont eu un engagement), me rejoignait et recevait l'ordre d'aller relever le bataillon du 74^e, chargé de défendre la chaussée du chemin de fer et de s'établir fortement à Cascina Nuova.

Rassuré de ce côté, je poussai de nouveau ma droite en avant, et m'emparai, non sans une résistance sérieuse, de la position de Ginestrello. Jugeant alors qu'en suivant avec le gros de l'infanterie la ligne des crêtes, et la route avec mon artillerie protégée par la cavalerie piémontaise, je m'emparerais plus facilement de Montebello, j'organisasi ainsi mes colonnes d'attaque sous les ordres du général Beuret :

Le 17^e bataillon de chasseurs, soutenu par le 84^e et le 74^e disposés en échelons, s'élançèrent sur la partie sud de Montebello, où l'ennemi s'est fortifié.

Il s'engagea alors un combat corps à corps dans les rues du village, qu'il fallut enlever maison par maison. C'est pendant ce combat que le général Beuret a été blessé mortellement à mes côtés.

Après une résistance opiniâtre, les Autrichiens durent céder devant l'élan de nos troupes, et, bien que vigoureusement retranchés dans le cimetière, ils se virent encore arracher à la baïonnette cette dernière position, aux cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur !*

Il était alors six heures et demie ; je jugeai qu'il était prudent de ne pas pousser plus loin le succès de la journée, et j'arrêtai mes troupes derrière le mouvement de terrain sur lequel est situé le cimetière, garnissant la crête avec quatre pièces de canon et de nombreux tirailleurs qui refoulèrent les dernières colonnes autrichiennes dans Casteggio.

Peu de temps après, je vis les colonnes autrichiennes évacuer Casteggio, en y laissant une arrière-garde, et se retirer par la route de Casatisma.

Je ne saurais trop me louer, monsieur le maréchal, de l'entrain de nos troupes dans cette journée ; tous, officiers, sous-officiers et soldats, ont rivalisé d'ardeur. Je n'oublierai pas non plus les officiers de mon état-major, qui m'ont parfaitement secondé.

J'aurai l'honneur de vous adresser ultérieurement les noms de ceux qui se sont le plus particulièrement distingués.

Je ne connais point encore le chiffre exact de nos pertes ; elles sont nombreuses, surtout en officiers supérieurs, qui ont payé largement de leur personne. Je les évalue approximativement au chiffre de 600 à 700 hommes tués ou blessés.

Celles de l'ennemi ont dû être considérables, à en juger par le nombre des morts trouvés, surtout dans le village de Montebello.

Nous avons fait environ 200 prisonniers, parmi lesquels se trouvent un colonel et plusieurs officiers.

Plusieurs caissons d'artillerie sont également tombés en notre pouvoir.

Pour moi, monsieur le maréchal, je suis heureux que ma division ait été la première engagée avec l'ennemi. Ce glorieux baptême, qui réveille un des beaux noms de l'Empire, marquera, je l'espère, une de ces étapes signalées dans l'ordre du jour de l'Empereur.

Je suis avec respect,

Monsieur le maréchal,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Le général commandant la 1^{re} division du 1^{er} corps,

FOREY.

P. S. D'après les renseignements qui me viennent de tous côtés, les forces de l'ennemi ne sauraient être au-dessous de 15 à 18,000 hommes ; et, si j'en croyais les rapports des prisonniers, elles dépasseraient de beaucoup ce chiffre. (*Moniteur*).

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 28 MAI 1859.

LE TRABAN

ROMAN HISTORIQUE SUÉDOIS

PAR RIDDERSTAD

AUTEUR DU PRINCE.

Suite. — Voir notre dernier numéro.

— Ecoutez ; midi sonne. Il faut nous séparer... Adieu, Litholf!... mais j'ai encore un mot à vous dire.

— J'écoute...

— Espérez!

— Espérez ! ce mot retentit dans le cœur de Litholf ; mais au même instant le premier coup de midi se fit entendre, et il s'éloigna aussitôt pour éviter la rencontre de Berghen.

A peine fermait-il une des portes derrière lui que l'autre s'ouvrit et que son adversaire entra.

Elise le reçut froidement. Elle était pâle encore des émotions saisissantes qui l'avaient accablée sans cesse depuis une heure.

(Reproduction interdite).

« Un seul mot, cousine ; que puis-je espérer ? »

Elle le regarda d'un air impassible ; on eût dit qu'elle n'avait pas entendu.

« Vous ne me demandez qu'un mot ? dit-elle cependant après un instant de réflexion.

— Un mot peut décider de la vie ou de la mort, du bonheur ou du malheur d'un homme. Un seul mot donc, cousine ; que puis-je espérer ?

— Rien ! »

Le maigre visage de Berghen trahit, par le jeu vif et passionné de ses muscles, l'impression produite par cette réponse brève et défavorable.

« Rien ! répéta-t-il ; c'est bien ainsi, cousine ? rien ! »

Elise, qui connaissait le caractère violent de Berghen, fut saisie de crainte en voyant quelle colère enflammait son visage et contractait ses lèvres.

Elle n'ignorait pas les vœux de sa famille ; et le caractère ferme et sévère de son oncle, ses intentions manifestées, les assiduités opiniâtres de Berghen depuis plusieurs années, bien que jamais elle ne les eût encouragés, ne laissaient pas de doute sur le but auquel il tendait ; tout cela pesait à Elise et la mettait au supplice, sans faire naître dans son cœur la moindre sympathie pour son cousin.

Pour ne pas prolonger un tête-à-tête désagréable, elle garda le silence ; sa courte réponse renfermait d'ailleurs tout ce qu'elle avait à dire.

Les regards de Berghen, qui erraient dans la pièce, tombèrent par hasard sur le tableau dont nous venons de parler. Il reconnut aussitôt que le chevalier à genoux ressemblait à Litholf.

Elise éprouva un embarras qu'elle ne put maîtriser en voyant le sourire ironique du comte à cette découverte.

« Le regard est assez brûlant et la pose tout-à-fait naturelle, dit-il ; c'est dommage seulement qu'il tourne les yeux et que la hanche soit de travers. Peut-on demander quand le modèle est venu ici et s'il y vient souvent ? »

Toujours même silence d'Elise.

« Si vous le permettez, cousine, ce serait un grand plaisir pour moi de me rencontrer ici la prochaine fois avec votre modèle, parce que j'aimerais à le corriger un peu, c'est-à-dire à tâcher de lui faire prendre une attitude meilleure et plus correcte. »

Incapable de se taire plus longtemps, Elise lui répondit :

« Si vous avez l'intention de demander compte de quelqu'une de mes actions, je vous prie de vous adresser à mon oncle ; je lui répondrai ; mais à vous, non. J'espère que je puis regarder notre entretien comme terminé. »

— Pas encore, mademoiselle.

— Alors, soyez aussi bref que possible, monsieur le comte.

— La ressemblance entre le chevalier représenté à genoux sur ce tableau et une certaine personne vivante me permet de juger des rêves intéressants qui charment votre solitude ; très-beaux rêves, ma foi, et surtout extrêmement flatteurs pour moi. Peut-être ne savez-vous pas que l'original de votre chevalier se trouve dépendre passablement de moi ?

— Que voulez-vous dire, cousin ?

— Que sa vie est entre mes mains. Ainsi, mademoiselle...

— Ayez la bonté d'achever. Vous voyez que j'écoute en silence tout ce que vous avez à dire.

— Ainsi, mademoiselle, si vous voulez sauver l'original, sachez que cela dépend de moi ; on peut bien faire quelque chose pour un bon modèle.

— Vos conditions ?

— Laissez-moi l'espoir de vous obtenir ; je retire la balle de mon pistolet.

— En ce cas, il vaudrait mieux, monsieur le comte, m'arracher le cœur de la poitrine.

— Ceci est moins facile, et je n'aime pas de problèmes aussi difficiles.

— Ne vous inquiétez donc pas de moi, et n'oubliez pas, cousin, que, si vous retirez la balle de votre pistolet, vous pourriez tomber vous-même sous celle de l'original dont vous croyez la vie entre vos mains.

— Vous êtes ingénieuse, mademoiselle.

— J'entrevois encore une autre éventualité.

— Ne me la cachez pas non plus.

— Je connais des tireurs, d'excellents tireurs, qui ont tiré si bien...

— Si bien...

— Qu'ils ont manqué le but, mon cousin.

Elise, ayant repris sa contenance, se sentait poussée par les premiers sarcasmes de Berghen à le payer de la même monnaie.

« Et dans le cas où, par malheur, il vous en arriverait autant, savez-vous ce qui en résulterait ? poursuivit-elle. »

— Vous avez, mademoiselle, une manière si aimable de vous intéresser à mon avenir, que j'écouterai toujours avec plaisir ce qu'il vous sera agréable de dire. Eh bien, qu'arriverait-il alors ?

— Que votre adversaire vous ferait grâce de la vie.

— Ah ! vraiment, ce serait un présent précieux ; je chercherai toutefois à le prévenir, si